

Dans ses écrits sur le totalitarisme et la modernité ¹, Annah Arendt décelait dans les méthodes totalitaires, la nécessité d'accorder les règles d'un monde fictif à une société réelle. Sur ce thème, Claude Lefort associa récemment ² violence totalitaire et croyance. La banalisation de la violence comme système de gouvernement, auparavant légitimée par la première guerre mondiale, ne pourrait selon lui s'expliquer sans cette volonté démesurée de croire "que peut être extirpé du corps social tout ce qui met en danger son unité ou son intégrité." C'est à partir de ce triptyque violence / société fictive : croyance, que Lucian Boia aborde son étude du communisme moderne, sous le thème explicite de mythologie scientifique.

Nul ne peut comprendre la force contenue dans le modèle communiste et dans l'engagement international, sans intégrer cette volonté incommensurable de croire aux possibilités sans limite de l'être humain. Attente certes ancienne, puisqu'elle remonterait à l'Antiquité pour ensuite cheminer à travers les grandes utopies et s'amplifier au XIXe siècle avec un outil de taille, "la science". Sur ce terrain, le communisme aurait trouvé "une capacité extraordinaire à matérialiser l'utopie".

De l'âge d'or au communisme soviétique, l'auteur remonte le cours d'une recherche insatiable, la société réconciliée, unitaire, transparente qui se serait enfin expurgée de tous les vices engrangés par l'histoire. L'axiome de base est ici popperien puisque Boia retrouve aux fondements de cette croyance l'idée que l'histoire recèle à la fois les causes et les solutions de ses désistements. Ainsi de Platon aux grandes théories du XIXe siècle, en passant par Thomas More, l'histoire est la grande affaire du devenir social. Pour la soumettre à la question du futur, les outils s'affinent, de la Raison au XVIIIe siècle à la Sanctification de la science et de l'industrie chez Saint-Simon, pour aboutir enfin à l'instrument de mesure, définitif, incontournable, le matérialisme historique qui devient "une téléologie de l'histoire". Quoi qu'il en soit, la réponse est réitérée, la société porte en son sein les moyens de sa rédemption.

Les grandes utopies communistes ³ ont bien dessiné les contours d'une société unifiée, une et indivisible, où l'homme collectif dirige en maître sur une nature domptée. Avec Marx et Engels, l'histoire est dans les rails ; l'homme nouveau prend scientifiquement forme. L'homme nouveau prend corps dans le révolutionnaire et l'ancien révolté romantique laisse la place au scientifique de la révolution. Mais, alors que l'Occident se laissait tenter par les réformes sociales et la démocratie, la Russie devint la terre d'élection du héros décrit par N.G. Tchernychevski, dans *Que faire?* (1863), bientôt livre de chevet des jeunes révolutionnaires russes comme le futur Lénine.

Au héros révolutionnaire, porté par la science du mouvement historique, manquait la croyance suprême, une force irréaliste presque surnaturelle, le mythe rédempteur, fruit de l'association du prolétariat et de la science. Dans son catalogue des mythes l'auteur relève entre autres : "*le mythe de la raison, le mythe de la science, le mythe de l'unité, le mythe du déterminisme, le mythe des lois historiques, le mythe de la prévision scientifique, le mythe du progrès, le mythe de l'homme nouveau et donc le mythe du monde nouveau*". L'édification du communisme avec ses phases successives fut donc conçue comme une entreprise strictement scientifique, régie par des lois comme toute science véritable, avec une restriction pourtant qui s'explique justement par cette force de croyance, rien ne peut être mis en doute, rien n'est à vérifier.

Les années 1930 sont celles de la construction véritable du mythe scientifique sur la base d'une science prolétarienne qui s'oppose à la science bourgeoise, c'est-à-dire "la science criminelle qui prépare le massacre atomique contre la science joyeuse qui peuple les déserts", comme l'écrivent en 1950 les communistes français F. Cohen, J. Desanti, R. Guyot, G. Vassalis et L. Casanova. Le prolétariat devient un savant de type de type nouveau dépourvu de culture au sens bourgeois du terme. Deux grandes figures viennent nourrir le mythe : Ivan Vladimirovitch, Mitchourine et Trophim Denissovitch Lyssenko. Le premier a tracé le chemin du second en appliquant les théories eugénistes aux plantes pour privilégier les éléments naturels sur lesquels il s'agit de jouer. Le lyssenkisme s'inscrit alors dans la lignée du transformisme global caractérisant la doctrine, et dans la nécessité de nourrir une population dans une période où la famine décime des millions de personnes. En 1928, Lyssenko annonce sa découverte révolutionnaire, "la vernalisation", c'est-à-dire une technique de transformation du blé qui permettrait, sur des terres arides ou gelées, deux récoltes par an au lieu d'une. Personne ne demandait de preuve, on le croit sur parole.

¹ *Le système totalitaire* (1951), Paris, Seuil, 1972; et *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1983.

² "Le XXe siècle : la croyance et l'incroyance", *Esprit*, février 1995.

³ Meslier, *Testament* (1733); Morelly, *Code de la nature* (1755); Dezamy, *Code de la communauté* (1843); Buonarroti, *La conspiration pour l'égalité dite de Babeuf* (1828); Cabet, *Voyage en Icarie* (1840); Sébastien Faure, *Mon communisme* (1921) etc.

Sans attendre les résultats de l'expérience qui se fit à grande échelle le laboratoire étant considéré comme le champ d'intervention de la science bourgeoise, Lyssenko, soutenu par Staline, est érigé au titre de héros de l'Union soviétique et Président de l'Académie des sciences agronomiques en 1930. Désormais, tout pouvait être transformé, le blé en seigle, les pommes en poires ; on pouvait créer de nouvelles races de bovins etc... Malgré l'échec désastreux de ses méthodes, le lyssenkisme atteint son apogée en 1948, au début de la guerre froide. Dénoncer cette pseudo-science se réduit alors à de l'anti-communisme comme le réalise Jacques Monod en quittant le PCF. Il faut attendre l'éviction de Khrouchtchev en 1964, pour que Lyssenko soit définitivement limogé et sa science réfutée.

Pendant quarante ans, la science prolétarienne fut présentée comme le résultat d'une sorte de complicité naturelle entre le monde vrai et le prolétariat, la nature et ses secrets. Il y avait désormais des sols nouveaux, des plantes nouvelles sous volonté et force des hommes nouveaux. De même que la société ancestrale pliait, la nature acceptait le joug de l'homme ; elle qui avait subi les affects de l'histoire, erreurs qu'ils s'agissait de corriger comme le projetait Trotsky en 1924 (*Littérature et révolution*) : "Le mode de vie communiste sera édifié consciemment. Il sera contrôlé par la pensée critique. L'homme qui saura déplacer les rivières et les montagnes, qui apprendra à construire des palais du peuple sur les hauteurs du Mont Blanc ou au fond de l'Atlantique, donnera à son existence la richesse, la couleur, la tension dramatique, le dynamisme le plus élevé". C'est ainsi que surgissent deux symboles mythiques du communisme : le canal et le barrage, œuvres gigantesques, accomplies par une main d'œuvre servile, inépuisable, les hommes vrais. On va créer des mers intérieures sur la base d'une science nouvelle la "géographie constructive" ⁴ ; on forcera les fleuves à couler vers l'amont selon les thèses de l'ingénieur Davydov. Par ces diverses techniques, on devait fertiliser les régions incultes, planter là où le gel règne une partie de l'année, humidifier les zones sèches, et ceci grâce à la volonté d'une armée industrielle que Fourier et Saint-Simon avaient, les premiers, imaginée en leur fixant un but, bâtir et pacifier.

La maladie et la mort sont aussi affaires politiques ; le physicien marxiste anglais J.D. Bernal écrit à ce propos dans la revue dirigée par Pierre Cot, *Défense de la paix*, de février 1952 : "Traiter les maladies, c'est en soi un aveu de faillite ; une société vraiment saine ne doit pas permettre à la maladie de naître en elle. [...] La mort elle-même n'est pas une nécessité absolue, mais une nécessité déterminée par les circonstances ; quand nous la comprendrons davantage, nous saurons la retarder et peut-être la supprimer [...] dans les pays où les hommes emploient leur intelligence à créer le bien-être pour tous, un esprit nouveau, une nouvelle culture". Sur ce terrain, le docteur A. Bogomoletz, grand spécialiste russe des centenaires, prix Staline et député au Soviet suprême d'URSS, décrit dans *Comment prolonger la vie ?* (1938), les méthodes par lesquelles, en URSS, se multipliaient les centenaires. Pour ce communiste, les causes de mort précoce sont sociales, c'est-à-dire capitalistes. Dans le cadre de vie communiste favorable au prolongement de la vie, le savant promulguait deux grandes méthodes : les transfusions sanguines et la stimulation cyto-toxique des fonctions vitales. Une fois de plus, la science prolétarienne prouvait sa suprématie.

Le cosmos fut le dernier terrain du mythe scientifique communiste avec une preuve palpable, le Spoutnik, même si la science communiste s'alignait de plus en plus sur la science bourgeoise. Le communisme pouvait-il survivre à cette introduction dans le réel ? Pour l'auteur, cette transition marquait le début de la fin car le communisme est, selon lui, "une société vraie fonctionnant dans le registre de l'imaginaire". Une fois sorti des limbes du fictif, le communisme ne pouvait que se décomposer, confronté à sa propre réalité.

Bien que confus dans sa construction, l'ouvrage de Lucian Boia traite fondamentalement de la relation du communisme à la modernité. En effet, si la question du totalitarisme a été tranchée sur ce terrain, celle du communisme reste entière. Ce dernier émerge d'une recherche ancestrale qui s'expérimente au XXe siècle dans un cadre neuf, des théories et des techniques modernes. Entre archaïsme et modernité, la question du communisme sur la base des croyances, des héritages et des passions, est loin d'être épuisée.

⁴ Cette grande entreprise inspirera une contre-utopie anti-stalinienne, celle de l'Italien Lo Duca (1927) qui écrit : "Dès leur naissance, les Terriens avaient sous leurs yeux des exemples déplorables du désordre : leur terre, leurs montagnes, leurs côtes irrégulières et fantaisistes, leurs océans sans retenue. A la longue, cela agissait sur leur nature, en vérité assez faible, et engendrait le désordre dans leur âme", *La sphère de platine*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1945